– XVI –

LA REPRÉSENTATION DES CONSONNES GÉMINÉES DANS LA BRACHYGRAPHIE ITALIOTE*

375

Au moment de prendre la parole devant vous, j'éprouve quelque honte à parler en français alors que celui qui m'a initié au grec moderne n'est autre que le maître dont les néohellénistes ici réunis célèbrent la mémoire. Ma situation est donc paradoxale, et vous me permettrez d'évoquer d'abord, pour en rendre compte, quelques souvenirs personnels. Il faut remonter assez loin dans le passé, plus d'un tiers de siècle en arrière, et plus précisément au mois d'octobre 1952. Sur le quai de la gare d'Altona, un linguiste suisse, Hansjakob Seiler, et un linguiste grec, Stamatis Karatzas, étaient venus accueillir, au sortir du train, un jeune Français appelé à travailler, comme eux, à l'Université de Hambourg, en Allemagne. Stamatis Karatzas, arrivé quelques jours plus tôt, était nommé lecteur de grec moderne, après quelques années d'études à Paris. Il commençait ainsi une longue série d'années d'enseignement à l'étranger, loin de sa patrie. Quant à moi, invité à collaborer un an au *Thesaurus linguae graecae* fondé quelques années plus tôt par Bruno Snell, je fus des tout premiers élèves de Stamatis Karatzas. Je ne lui fais guère honneur, penserez-vous à juste titre, mais je lui dois d'avoir alors compris qu'un historien de la langue grecque antique ne peut limiter son intérêt à la période qui va d'Homère (le mycénien n'était pas encore déchiffré) au IVe siècle après Jésus-Christ ; il ne lui suffit même pas d'aborder le millénaire byzantin : il doit parvenir jusqu'à l'état actuel de la langue grecque, toujours et heureusement vivante. La leçon qu'il m'avait donnée n'a pas été perdue, et j'ai toujours eu le souci d'en faire bénéficier ceux de mes étudiants qui s'intéressaient à la linguistique grecque.

Pour en revenir à notre année commune à Hambourg, Stamatis Karatzas préparait déjà son ouvrage sur « *L'origine des dialectes néogrecs de l'Italie méridionale* », qui devait paraître à Paris en 1958 – il y a tout juste trente ans – dans la collection de l'Institut néohellénique de la Sorbonne. De mon côté, j'avais commencé à étudier les manuscrits grecs copiés dans l'Italie du sud et la Sicile au cours du Moyen Âge. La langue, d'une part, les livres, de l'autre, témoignaient de l'existence d'un hellénisme italiote qui nous rapprochait : nous cherchions l'un et l'autre à déterminer si, et dans quelle mesure, cet hellénisme remontait à l'Antiquité et donc, de manière encore plus lointaine, à la colonisation grecque. En d'autres termes, y avait-il eu, ou non, continuité de l'hellénisme dans ces régions ?

376

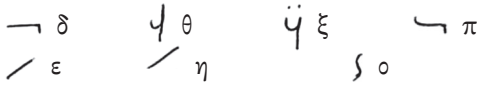
* *Τιμητικός, τόμος στη μνήμη Σταμάτη Κάρατζα*, Thessalonique 1990 [1991], p. 375-379.

La réponse positive que Stamatis Karatzas a donnée à cette question comportait, entre autres arguments, un fait de phonétique : la prononciation de consonnes géminées dans les dialectes de l'Aspromonte, en Calabre, et du Salente, en Terre d'Otrante, « avec articulation prolongée du son […] s'il est spirant et, s'il est occlusif, retard entre occlusion et explosion » (p. 81) ; selon lui, il s'agissait d'une prononciation qui s'était maintenue depuis le dorien de Grande Grèce, alors que la simplification s'était faite assez tôt dans la plus grande partie du monde hellénophone. On avait donc là un « archaïsme… pré-byzantin, commun aux deux îlots et autochtone » (p. 113).

Dans 1'Αντιχάρη offert en 1984 à Stamatis Karatzas, j'ai cherché à montrer le rôle historique que l'hellénisme de Sicile avait pu jouer, à la suite de la conquête arabe de l'île, dans la genèse des dialectes grecs de l'Italie méridionale[1]. Et j'ai suggéré qu'on prît en compte, pour la période médiévale, les inscriptions, les documents et les livres produits dans cette vaste région, notamment les souscriptions de copistes ainsi que les notes diverses inscrites dans les manuscrits par des lecteurs ou propriétaires successifs. À ce matériel, plus ou moins proche de la langue parlée de tous les jours, les spécialistes de la dialectologie byzantine pourraient, comme je me propose de le montrer, ajouter une autre source de renseignements.

En effet, dans la seconde moitié du x^e^ siècle un nouveau mode d'écriture s'est développé en Calabre, autour de S. Nil de Rossano, le futur fondateur, en 1004, du monastère de Grottaferrata, proche de Rome. Il s'agit d'une écriture abrégée que Nikos Chionidis, aux travaux de qui je renverrai[2], a justement dénommée brachygraphie. À chaque syllabe est affecté un signe,
377 plus ou moins compliqué selon la composition phonique et graphique de la syllabe. Le procédé a pour effet non pas de rendre plus rapide l'acte d'écrire, comme c'était le cas avec la tachygraphie antique, mais seulement d'économiser la place en un temps et une région où le parchemin était particulièrement rare.

Quelques exemples permettront à ceux d'entre vous qui ne sont pas familiers avec ce système d'écriture syllabique de comprendre comment il fonctionne – suivant des principes tout différents de ceux qui, vingt-cinq siècles plus tôt, régissaient le syllabaire mycénien, celui du linéaire B. Dans la brachygraphie italiote, une représentation schématique ou symbolique de chaque lettre permet d'obtenir un tracé rassemblant, en une figure plus ou moins simple, la totalité des éléments constitutifs de la syllabe :



1. Sur les origines lointaines des dialectes néo-grecs de l'Italie méridionale, *Ἀντίχαρη : ἀφιέρωμα στον καθηγητή Σταμάτη Κάρατζα*, Αθηνα 1984, p. 139-144.

2. Ν. Π. Χιονίδης, *Ἰταλοβυζαντινή βραχυγραφία*, Αθηναι 1975 ; N. P. Chionides & S. Lilla, *La brachigrafia italo-bizantina* (Studi e testi 290), Città del Vaticano 1981.